Document generated on 04/24/2024 8:50 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

« Pégase! À pleins gaz! »

Madeleine Monette

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14635ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Monette, M. (2001). « Pégase! À pleins gaz! ». *Moebius*, (90), 121–128.

Tous droits réservés © Madeleine Monette, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Madeleine Monette

«Pégase! À pleins gaz!»

À J. Allard

Dans la baignoire qui refroidit, Arièle soulève ses jambes pour qu'elles flottent comme détachées de l'aine, elle abandonne ses pieds et voit ses genoux monter en pics, à la surface de l'eau.

Depuis la cuisine où elle a oublié d'éteindre la radio, une conversation en grec circule à vide dans l'appartement. L'émission est entrecoupée de chansons traditionnelles comme de néons clignotants, pour qu'il n'y ait pas méprise sur le créneau ethnique. Il y a longtemps qu'Arièle n'écoute plus la radio en français. Déjà Walter, son ex-amant, trouvait bizarre qu'elle se lève chaque matin au son de reportages obscurs, qu'elle prépare les repas en suivant des discours impénétrables sur l'état du monde, publicités et météo comprises. Mais ce qui la séduit, c'est justement la mélodie opaque, le faux mystère d'un charabia programmé où surgissent des trous de lumière, ici un nom de personnalité ou d'endroit, là un titre de film qu'elle reconnaît. Au-delà de ces balises, elle s'attarde au rythme des montées et des descentes, mais surtout à la qualité des consonnes et des voyelles, au travail particulier de la bouche. Dans chaque volée de mots, c'est l'humanité des autres qui lui échappe, qui l'exclut et la sollicite en même temps. Ces bruits codés sont plus énigmatiques pour elle que les reliefs d'un visage, quoique tout aussi découpés et prévisibles. C'est comme pour Théo, son cousin aveugle, qui en palpant la figure d'un étranger entre en contact avec une sorte de silence qualifié. S'il ne devine pas tout de suite ce qu'il y a derrière, il est reconnaissant et affamé de ce qui s'offre là.

Sur fond de bouzouki, Arièle entend Walter lui répéter que l'inconscient selon Freud est comparable à une langue

étrangère, et que ça vaudrait le coup d'explorer ça. Mais Walter n'a jamais poussé l'idée plus loin, satisfait de cette seule réaction intelligente à la marotte de sa femme, fier de cette fine trouvaille qui masquait une irritation grandissante, un début d'aversion.

Ayant rouvert le robinet d'eau chaude à plein jet, Arièle enlève le bouchon de la baignoire. Un courant brûlant s'empare de ses pieds, puis se propage dans la tiédeur où reposent ses cuisses et son ventre, en perçant l'eau déjà trouble comme une injection épaisse. Les chevilles cramées, Arièle ramène les genoux sur la poitrine et rame pour mélanger les températures, pour lisser la soupe.

Dans l'eau de nouveau fumante qui lèche la pointe de ses épaules, créant des îles flottantes, Arièle croit éprouver un début de faiblesse, une molle ivresse pas désagréable du tout qui pourrait tourner en évanouissement, tant son cœur est lent et sa tête délestée. Sans doute devrait-elle sortir de là mais, sentant son crâne mouillé se glacer, elle s'enfonce plutôt jusqu'à ce que ses courts cheveux se détachent, s'ouvrent en couronne ondulante. Le visage couché à la surface, encerclé tel un iceberg délicat, elle étend les bras et prétend qu'ils se terminent en feuilles de nénuphar, qu'ils retiennent de grandes mains planes sans volonté. Par habitude, elle cherche à se recentrer en faisant appel à ses sens, elle devient un recueil vivant d'images. Ses oreilles qu'elle voudrait garder à flot, mais qui recalent sans cesse dans le bain sourd, sont tantôt noyées comme des grottes, tantôt juste voilées. Plus l'eau va et vient dans les conques, plus son clapotis infime s'amplifie.

Bientôt, Arièle se revoit à dix-sept ans avec Théo dans une voiture qui rase la mer, qui tranche les vagues montantes comme elle défoncerait des murs de vase, fenêtres ouvertes aux embruns.

Un peu avant minuit, un soir de vacances au ciel couvert, la grosse familiale file sur le rivage à marée haute, elle teste la fermeté du sable battu et tape sur des rochers plats, qui affleurent en croûtes. Râpant les crêtes d'écume ou surfant sur le ventre, les roues momentanément enfouies sous l'eau, elle charge au hasard et à l'intuition dans l'ob-

scurité, elle bruisse comme un torrent qui s'ouvre, puis elle claque à répétition comme si elle avançait sur des rondins, elle fend la nuit permanente de Théo à la grâce de dieu, la déchire sans promesse de lumière au-delà, cette nuit nébuleuse qu'Arièle partage avec lui cette fois, étourdie de frayeur et d'émerveillement, car elle lui a laissé le volant.

Lui qui n'y voit déjà presque rien, qui évolue parmi des taches grossièrement brossées, dans des tableaux fracturés ou des décors engloutis, qui marche derrière les débris flottants de ses yeux, a eu l'idée de célébrer la pleine lune en faisant sur la plage une manière de «joyride», comme les gamins dans des voitures volées, une balade que la tante d'Arièle leur aurait sûrement défendue en les traitant de jolis fous, même sans savoir qui conduirait au bout du compte. Il est dommage que la lune soit invisible au fond d'un ciel bouché, derrière un bas plafond de nuages, mais ce contretemps ne diminue pas leur enthousiasme, il ajoute plutôt à la vérité du moment. Pour Théo cela ne fait pas de différence, puisqu'il discernerait au mieux une goutte pâle, un frottis blanc dans le ciel, et pour Arièle qui aime se mettre à sa place, ce n'est qu'une autre chance d'imaginer avec lui ce qu'il ne voit pas nettement, n'a même jamais vu.

Quand la voiture mord dans un tapis d'eau, quand elle traverse une succession de vagues déferlantes et donne l'impression de prendre la mer, en ne roulant pourtant que dans les souffles de la marée, Arièle contemple les ailes d'anges qui montent des roues arrière. «Pégase! À pleins gaz!» crie-t-elle comme une perdue, en songeant au cheval volant des poètes. Plus tard, entre les impacts qui suspendent le véhicule dans de fortes secousses, elle raconte à tue-tête les autoroutes balayées par des pluies diluviennes, où de hautes plumes d'eau jaillissent de part et d'autre des pare-chocs, dans une course soudain immatérielle, un étrange défilé. C'est que malgré ses trépidations, Arièle n'oublie pas son rôle de reporteuse, qui la rend plus amoureuse d'elle-même et du monde, qui fait autant de bien à Théo qu'un euphorisant ou du speed. Du moins à ce qu'il dit, fier d'avoir déjà essayé ça aussi.

Côté passager, Arièle se concentre sur la noirceur qui s'écarte juste devant eux, comme dans les tempêtes de

neige où d'épais flocons se ruent sur le pare-brise, comme dans les brouillards qui se défont à la dernière minute, si bien qu'on n'est plus qu'un paquet de réflexes. Loin de la pédale de frein, déterminée à ne pas toucher le volant, elle est plus palpitante d'excitation que si elle manœuvrait elle-même la voiture, après tout ce sont ses yeux à elle qui conduisent, sa voix qui pilote.

Elle et Théo, passés grands ducs des piscines de la ville depuis longtemps, sont au bord de la mer pour la toute première fois. La tante Marthe qui gardait souvent Arièle quand elle était petite, disant qu'un enfant de plus ou de moins lui était égal, a divorcé de l'oncle René et vit maintenant en célibataire, dans un village côtier du sud. Si elle voit rarement ses grands garçons, elle paraît chercher la faveur de son unique nièce pour se faire pardonner d'anciennes horreurs familiales; elle est pleine de bonne volonté à son égard, d'une tolérance qui n'a rien d'autoritaire. Ainsi, l'ayant invitée avec une amie de son choix, elle ne s'est pas permis un seul commentaire sur Théo, ce cousin d'Arièle du côté paternel qu'elle ne connaissait pas, qu'elle semble tenir pour un curieux compagnon et qui l'intimide de toute évidence; elle n'a pas exprimé un seul doute sur l'affection qui les lie, même à cet âge où les corps sont irrésistibles au sens fort du mot, c'est-à-dire impérieux. Elle veut faire confiance à sa nièce, être aimable avec elle uniformément et sans faillir, quitte à approuver d'avance toutes ses décisions. C'est au point que l'adolescente croit avoir l'ascendant sur l'adulte.

Depuis le début des vacances, avec la même générosité aussi discrète que zélée, la tante Marthe prête sa voiture à Arièle sans s'inquiéter de son jeune âge ni de son peu d'expérience, à la condition qu'elle ne laisse personne d'autre conduire. Bien entendu, il ne lui viendrait pas à l'esprit de se méfier de Théo, ce garçon aux yeux éteints derrière des verres noirs.

Arièle garde un vif souvenir de son cousin ce soir-là, juste avant leur équipée sur la plage. Enchanté d'être sur la route avec elle, saisi d'impatiences d'enfant depuis qu'elle a son permis, il se meurt d'envie de recevoir son baptême du volant. Leur séjour sur la côte tire à sa fin, c'est le temps ou jamais de faire la fête, de se donner pleine li-

berté en mariant la noirceur à la vitesse, de ressentir la mer autrement en la joignant à la nuit par un grand zip, d'enfiler une nouvelle ligne d'horizon qui n'appartiendra qu'à eux, les malvoyants. La plage est déserte à cette heure, c'est bien mieux qu'un parc de stationnement pour faire ses débuts, surtout quand on ne demande qu'à prendre le vent. D'ailleurs la lune s'est levée entière au-dessus de la mer, il y a de quoi se réjouir de l'événement, de quoi aller à sa rencontre pour hurler un peu. Et tant pis si le mauvais temps la cache.

Dans son blouson de cuir brun râpé, qu'il porte sur un vieux gilet à dos de satin et rien d'autre, son vrai blouson de pilote qu'il appelle en anglais son *bomber* en pensant moins à l'armée qu'aux *bums* ou aux décalés, dans son jean aux fesses et aux genoux blanchis dont les jambes plongent dans des bottes de moto, avec ses cheveux châtains lissés loin du front où un éventail de bâtonnets ne cesse de retomber, en appelant un geste insoucieux de la main, Théo a un look d'enfer. Pendant qu'il fait part de son plan à Arièle, certain de ne pas avoir à insister terriblement, elle s'étonne qu'il soit aussi conscient de son style, qu'il ait une aussi belle tête sans jamais se regarder dans un miroir, ni voir les autres. Comme chaque fois qu'il veut quelque chose, qu'il attend en se croyant un point de mire, il tend le visage un peu trop haut à la manière d'un chanteur qui tient une note aiguë, mais Arièle aime cette façon qu'il a de s'affirmer, de surnager au noir qui l'entoure. Convaincue d'être son seul espoir, ce qui exalte ses sentiments et la rend courageuse, elle trahit la tante Marthe et se dirige vers la grève, où elle glisse la clé de contact dans la main de Théo.

La carrosserie est étanche, elle accuse les coups sans que le fond cède, elle écume les lames sans que la moquette s'imbibe encore, mais le paysage entre par les fenêtres tantôt en gifles d'eau, tantôt en gras postillons ou en rafales d'aiguilles. Ni Théo ni Arièle ne lèvent toutefois leurs vitres, dédaignant la protection d'une coque insonorisée. D'un commun accord, ils refusent de bloquer le vacarme accidenté de la mer, les claques de la marée qui les retiennent soudain dans une glu tremblante, les durs clapotements qui les portent, les éclaboussures

mousseuses et les lapements secs, les lenteurs chuintantes du sable. Car dans ce décor dont la profondeur leur échappe et qui se referme tout de suite sur eux, il n'y a que ces bruits pour leur en mettre plein la vue.

Au milieu d'une courbe menant à un cap, qu'ils ont souvent longée à pied en oubliant combien ça tournait, une grande roche feuilletée grimpe en croissant jusqu'à la route, baleine desséchée aux deux tiers ensevelie. Arièle suggère à Théo de freiner en douceur, puis de braquer à gauche dès qu'il rencontrera du solide: sur cette cale de halage naturelle, la remontée sera moins difficile. Au-delà d'un lampadaire qui fait l'effet d'un phare solitaire, dans ce village de couche-tôt où tout le monde doit dormir, y compris les agents de police, la nuit est si dense qu'elle pourrait cacher un autre océan. Théo, à la fois alerte et pénétré de lui-même, n'est plus de la tête aux pieds qu'un détecteur vivant, il maîtrise la voiture avec une solennité pas du tout vaniteuse. Il ne s'agit pas pour lui d'agir comme s'il voyait, mais plutôt de faire une expérience banale qui lui est interdite, de ressentir dans son corps les gestes des autres. Les coudes tendus et les épaules dressées loin des commandes, puisqu'il n'y a rien à scruter là devant lui, il est un instrument sensible et bien accordé, il a l'esprit frémissant et fragile des coureurs de rallye, en bout de parcours.

Sur la pente raboteuse, une fois les vagues dans le dos, Théo manie expertement le levier de vitesses pour passer au point mort, puis il s'apprête à ouvrir la portière. Tu ne me ramènes pas à la maison? fait Arièle, surprise que ces mots-là lui sortent de la bouche.

Théo ne se contient plus d'amour pour elle, il lèche un grand *yes* de satisfaction en renversant la tête, l'air de n'avoir attendu que ça.

La voiture cahote jusqu'à la route, puis s'allonge sur le velouté du pavé. Elle roule à moins de trente kilomètres-heure, mais Théo n'est plus tenté de foncer. Éprouvant à peine la vitesse du véhicule, il n'appuie plus sur l'accélérateur que pour l'empêcher de s'arrêter; prudent mais surtout heureux jusqu'au ravissement, il s'installe dans une nouvelle sensation du temps. La direction assistée est un peu trop douce, elle favorise des mouvements

amples, si bien que Théo tend à dépasser la ligne blanche. Arièle reste calme, ne fait que lâcher à voix basse de petites indications succinctes, comme elle guiderait la sonde optique d'un chirurgien, sans vouloir causer de panique. Dès qu'elle s'aperçoit que Théo devine les intersections éclairées, qu'il ralentit de lui-même à l'approche d'autres phares, elle l'abandonne autant que possible à son défi, elle se retient de parler pour le diriger. Alors la fête devient une réjouissance presque grave.

Les rues sont droites et tranquilles, si longues qu'elles semblent faire trop de place à leurs cœurs affolés. Il n'y a qu'à aller devant soi en cédant parfois le passage, se répète Arièle pour chasser d'abord le sentiment d'une infraction pire que la précédente, ensuite le tableau absurde d'un aveugle au volant. Dans une zone sans aucune lumière, ils avancent comme des pêcheurs nocturnes précédés d'un fanal en proue, lorsque Théo réagit à l'éclat de l'enseigne d'un bar et lâche brusquement l'accélérateur.

On est sur le point d'arriver! annonce-t-il, en ignorant le hoquet qui manque d'immobiliser la voiture à cette allure d'escargot. Bien sûr, il se rend compte qu'Arièle lui a passé un simple caprice, alors que pour un autre garçon ce serait un grand pas dans la vie, un rite de passage. Mais il continue de la surprendre, car ce n'est pas ce qui l'occupe en ce moment sous son front aux yeux noyés, dans son atmosphère d'éclipse.

Elle a autant de pouvoir qu'une astronaute, ne voit-elle pas? L'immensité qui s'ouvre devant elle, les distances avalées en un rien de temps, la possibilité de s'échapper? Une auto à elle, *man*!... Ce serait la fuite des galaxies!

Il n'y a que lui pour oser de tels parallèles, mais Arièle a l'habitude des démesures de Théo, qui met tous ses rêves inaccessibles sur le même plan. En fait, c'est lui qui porte le cosmos dans sa tête, qui observe la terre de loin à travers ses rétines abîmées, qui voit le réel surgir et disparaître dans des poussières d'étoiles, dans des brumes bigarrées, qui vogue entre des météorites aux contours fuyants. Depuis l'enfance, ne franchit-il pas l'espace comme un rideau qui n'en finit plus de s'entrouvrir, de défaire l'abondance de ses plis? Mais Arièle n'en dit rien, elle se retient de lui en faire la remarque, parce qu'elle voit sou-

vent combien l'exaspèrent les possibilités du vide, les mélanges de la nuit où tout est suspendu ou en dérive, et combien lui importent la prévisibilité du monde physique, la résistance précise et continue des choses, dont il doit mémoriser la place exacte et la forme, la texture et le poids, la mécanique inévitable, comme d'autres apprendraient des poèmes par cœur, les veinards! Et puis elle sait qu'il vit confiné aussi dans un laboratoire, où il doit presser le visage sur chaque objet, le nettoyer à la brosse pour le désensabler, le tirer en quelque sorte de sa préhistoire. Ce qui n'a rien de planant, admet-il lui-même.

La maison de la tante Marthe émerge enfin sur la gauche. Les baies vitrées du salon jettent des rectangles laiteux à leurs pieds, ponts-levis abaissés sur les ténèbres du jardin. Arièle est aux aguets, elle épie les moindres secousses d'ombre, prête à voir une silhouette là où la brise ne fait que remuer les rideaux de voile, mais elle n'oublie pas que Théo doit s'engager à temps dans l'échappée du garage. Avant que la voiture ne commence à longer la pelouse, Arièle aperçoit sa tante à moitié assise sur le dos du canapé, face à la fenêtre centrale qui est grande ouverte. Elle doit s'être installée là avec sa traditionnelle tisane, pour prendre l'air devant cette rue dont elle ne peut rien attendre, qui n'offre pas même l'espoir d'un spectacle anodin, mais elle pourrait aussi surveiller leur arrivée, que font-ils dehors si tard! où peuvent-ils traîner à une heure du matin?... Dans le sillage du vent qui fait ballonner le voilage devant elle, qui suspend une jupe immense autour de sa taille, elle se dresse sur ses pieds dès que la voiture passe devant la lanterne de jardin. Mais Arièle n'a pas le temps de s'inquiéter du visage illuminé de Théo, il faut déjà tourner en évitant de rogner le bord du trottoir.

Lorsque Arièle rentre avec Théo sur ses talons, la tante Marthe s'est rassise sur le bout des fesses, les jambes croisées loin devant elle. Peu importe ce qu'elle a vu, elle ne leur tend pas de miroir. La tête dans ses épaules aussi fermées qu'une paire d'ailes, elle tient sa tasse à deux mains devant ses lèvres, comme pour avaler à petits coups un liquide fumant. Même bleue de rage, elle ne dirait rien.

© 2001 Madeleine Monette

(Tiré et adapté d'un roman en préparation)